

Le Festival d'Avignon saisi par l'indiscipline

REPORTAGE - Danse, cirque, musique et théâtre se mêlent pour créer des oeuvres qui ont le goût du risque.

Par Ariane Bavelier

Publié le 13/07/2021

Une des choses les plus réjouissantes du Festival d'Avignon, c'est l'indiscipline. C'est le mot d'or des saltimbanques qui dévalent les rues dans des parades cette année plutôt modestes. Elle se pratique aussi à un autre niveau: le croisement des arts, qui, peut-être épuisés de tendre vers leur virtuosité particulière, jouent le carambolage. Cela fait des étincelles, bouscule, surprend, ouvre des champs. Les formes sont infinies. Prenez deux bêtes de scène par exemple. Denis Lavant, comédien, et Nikolaus Holz, clown musicien. Ils se retrouvent dans un bar que le festival déplace tous les jours autour d'Avignon.

Leur spectacle, Mister Tambourine man, est itinérant. Nikolaus brique le bar, aménage, s'interroge sur la perfection. Arrive Lavant. «Tiens voilà de l'humain», sonne la trompette sur l'air du Boudin de la Légion étrangère. Lavant porte la peau de bête du joueur de flûte de Hamelin et annonce la ruée silencieuse des enfants derrière la montagne. A-t-on vraiment quitté l'enfance ? Nikolaus jongle avec des caisses, déplace des piles verres, renverse son piano. Les chaises volent, la vaisselle se brise. Les deux hommes frottent leurs bizarreries, se bastonnent comme à Guignol, surenchérissent dans l'étonnant, se renvoient la charge de la prouesse. On a peur, on est émerveillé. Forcément, des rats s'en mêlent. Petits et grands exultent.

Objets poétiques

Au gymnase du lycée Saint-Joseph, et au Théâtre Monfort à Paris jusqu'au 21 juillet, la scénographe Alice Laloy joue avec Pinocchio. Nuée d'enfants qui passent en tourbillonnant. Dix jeunes adultes en uniforme apparaissent poussant un établi. Ils serpentent dans une ligne bien chorégraphiée par Cécile Laloy, soeur d'Alice, et prennent le temps de s'outiller. Les voilà qui reviennent poussant chacun sur une table un enfant en barboteuse blanche. Ils ont des gestes d'automate pour le transformer en pantin : peau, coiffe, cheveux, bouche, yeux, fils passés dans les articulations. Le protocole est chirurgical, fascinant, dérangeant. Les dix gamins sortent de l'opération tous semblables, comme clonés. Les marionnettistes tirent leurs ficelles puis les abandonnent sur une chaise. Corps inertes qui glissent au sol, chacun à son tour, jusqu'à ce que la danse sonne la fin de ce rituel d'une inquiétante étrangeté.

Au Jardin de la Vierge, le marionnettiste Johanny Bert explore un registre beaucoup plus débridé dans L'autoyeyeuse. Couleurs, formes, foisonnement d'images sensuelles et foutraques ! L'enchantement est complet, visuel et musical, sur ce castelet qui reproduit le décor des lieux. Les racines du magnolia crèvent le décor, la Vierge pleure des larmes de sang, le coeur des pivoines verse de la chartreuse, une marionnette tire des dessous un corps de femme... Les créatures pleines de sève ont une idée par minute.

À leurs côtés, les humains en deviennent des objets poétiques. Dans ce même lieu, David Wahl conte de la manière la plus docte du monde des choses savantes rebrodées d'inventions. Après *Le Sale Discours*, qu'il reprend dans le *Off*, il inaugure un duo, *Nos coeurs en terre*, sur le sexe des pierres tandis qu'Olivier de Sagazan le couvre d'argile, ce qui n'apporte pas grand-chose.

Sortie de route

Au cloître des Carmes, Nathalie Béasse chorégraphie pour *Ceux qui vont contre le vent*. Ils dansent mais surtout ils parlent de manque, de solitude, d'envies de rire, de griffer, de faire la morale. Les images touchent et charment. Grandes tablées, pluie d'oranges, inondations... On se dit en sortant que la chorégraphe pourrait être la petite soeur un peu trop sage encore de Pina Bausch. À la Belle Scène Saint-Denis, qui présente à La Parenthèse les artistes soutenus par le département, Jean-Baptiste André, danseur et circassien, se débat avec un autre lui-même, amorphe et dépressif, dans un corps-à-corps ponctué d'imprécations et digne de l'excellent acrobate qu'il est.

Si le mélange des disciplines ouvre maints nouveaux paysages, il peut aussi conduire à des sorties de route, rudes pour le spectateur. Maguy Marin, chorégraphe de la radicalité, fait lire *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide (jusqu'au 15 juillet puis au Festival d'automne) par quatre interprètes quasi immobiles. Une heure trente de voix monocordes, et de texte noyé dans une foule de détails. Quelques vidéos, images, chiffres, cartes sont censés rendre l'exposé plus digeste, et lier les guerres d'antan à celles d'aujourd'hui. On apprécie l'effort pédagogique mais rien à faire. Seul l'espace de la scène en sort plus attrayant.